

pressés d'en finir menacent de lui brûler la cervelle. Cependant l'ennemi s'avance toujours; déjà quelques balles font entendre contre les troncs d'arbres ce bruit sec qui ressemble à celui que produit la grosse goutte d'eau tombant sur le feuillage au commencement d'un orage. Le malheureux général est pris d'un tremblement; il oublie ses devoirs et ses fanfaronnades, et tournant le dos à ses amis et à ses ennemis il commence une course effrénée.

Gleason est gros, et ressemble quand il marche à une oie, rejetant à chaque pas son corps, tantôt à droite, tantôt à gauche. En ce moment, les bras étendus, les cheveux au vent, les pieds en branle, il ressemble à un de ces volatiles déployant ses ailes bruyantes pour mieux courir. Son épée le gêne, il jette son épée à dix pas plus loin son chapeau roulé par terre; encore quelques pas, et il sème de droite et de gauche son ceinturon et son revolver.

Pendant ce temps, la petite troupe essayait un moment de résister. Mais bientôt, voyant tomber quelques-uns des siens, les fémiers commencèrent à se débander et à imiter la fuite de leur chef. Heureusement la frontière n'était pas loin, et presque tous purent l'atteindre. De là à la première ville voisine la route offrit le spectacle le plus burlesque et aussi le plus pitoyable qu'on puisse imaginer; c'étaient des hommes qui couraient en jurant, des chapeaux et des insignes de tout grade, des fusils, des sabres et des étendards qui jonchaient le sol, et derrière l'avalanche bruyante des fuyards, quelques malheureux blessés se traînant dans la poussière, en se roulant, en gémissant sur le bord des fossés.

Nous n'avons encore aucune nouvelle certaine de la guerre franco-prussienne. Il est question d'un traité par lequel la France s'annexerait la Belgique; et la Prusse le reste de l'Allemagne. Mais nous n'y croyons rien.

Une dépêche transmise de Tien-Tsin le 25 juin, annonce qu'une insurrection organisée a éclaté le 21 juin à Pékin. Le chargé d'affaires de France, le consul français, tous les prêtres et toutes les religieuses auraient été massacrés; et la cathédrale brûlée. Ces atrocités font frissonner.

La politique canadienne est au calme plat. C'est à qui parlera le moins dans les circonstances présentes, afin de ne pas se compromettre, et de conserver ses coutées franches pour l'avenir.

La *Minerve* revient au *Hausblater* qu'elle appelle toujours *Heblauster*, la savante, et elle nous fait une réplique brutale. Nous demandons pardon à nos amis du *Nouveau-Monde*, du *Journal des Trois-Rivières* et de l'*Union des Cantons de l'Est* de leur avoir attiré une telle avalanche d'injures.

Il est malin le petit rédacteur de la grosse *Minerve*, et quand il est fâché il se démène terriblement! Voyez comme il enfle bien ses petites phrases et ses gros mots, et comme il s'efforce de prouver qu'il a du style.

Parlant de nos amis et de nous-même, il s'écrie:

"Lorsqu'on aura besoin d'un modèle d'intrigue, c'est là qu'il faudra aller. Quand l'un d'eux est malade, tous les autres se lamentent; quand l'un d'eux se blesse, tous les autres deviennent boiteux; quand l'un d'eux a la gratelle, tous les autres se secouent; quand l'un croit faire une farce, tous les autres font semblant de rire; quand l'un lève les yeux au ciel, tous les autres tiennent leur sérieux; quand l'un fait le polisson, tous les autres s'arment d'une pierre; quand l'un hasarde une petite falsification, tous les autres y plaquent leur signature; quand l'un se mêle d'avoir une idée, tous les autres orient qu'elle leur a en même temps germé dans le cerveau; quand l'un a reçu des coups trop forts, tous les autres viennent tour à tour lui lécher la blessure; quand l'un revient trop penaud d'une sortie malheureuse, tous les

autres accourent, au devant de lui avec des couronnes et des castagnettes; quand l'un se mord la langue, tous les autres poussent des cris d'emboissonnés.

Allons, petit, nous comprenons que de si grandes colères sont bien payées; mais au moins faudrait-il mettre dans votre style un peu plus de délicatesse, et faire preuve de meilleure éducation. Vous devriez savoir que les *emboissonnés* ne sont pas dans les rangs du clergé auquel nous appartenons, et quand vous faites les frais d'inventer un mot qui n'est pas français, il faudrait tâcher de le mieux appliquer.

Il ne faudrait pas non plus pousser l'audace jusqu'à charger nos épaules des fardeaux qui vous appartiennent et publier cette calomnie que c'est par intérêt et par spéculation que nous vous combattons. Dieu, merci! Le public sait le prix de vos phrases, et à quel taux vos principes sont cotés; et il n'ignore pas que nous écrivons, nous, pour faire triompher des idées.

Quand nous usons de la liberté de parler, c'est presque toujours à notre détriment, et ce n'est pas nous qui recevons en retour de nos écrits des places et des honneurs.

"Il n'y a rien de chanceux, dites-vous, comme les gens vertueux par métier." Cette injure, toute empreinte de libéralisme, retombe sur ceux qui font servir la religion à leurs fins politiques; et qui l'éliminent du moment qu'elle gêne ou condamne leurs démarches et leurs actes. Pour nous, la persécution a été l'unique salaire de nos travaux.

La *Minerve* se permet d'affirmer que nous avons publié une calomnie contre la Cour de Rome. C'est pure invention de sa part, et c'est une infamie indigne d'un homme d'honneur de dénaturer ainsi le sens des écrits que nous publions.

Revenons au *Hausblater* (le *Heblauster* de la *Minerve*) et voyons un peu comment procède la haine libérale.

La *Minerve* nous accuse de falsification, et depuis un mois elle répète sur tous les tons, sans aucune preuve quelconque: vous êtes un imposteur, un falsificateur. Nous demandons ses preuves: elle nous répond qu'elle n'en a pas; mais elle émet cet étrange argument: vos affirmations ne sont pas reçues dans le public.

— Et les vôtres, ô *Minerve*?

— Les nôtres, répond la vieille, suffisent pour établir la falsification.

C'est un joli procédé, et nous avons eu la patience de l'endurer longtemps. Nous sommes allés plus loin, et nous avons bien voulu, sans que rien nous y obligât, indiquer la source où nous avons puisé. La *Minerve* n'est pas encore satisfaite, réanimois.

Elle demande maintenant les noms de nos correspondants Européens. C'est de l'impudence. Nous ne sommes pas libres de livrer à la presse des noms vénérables qui n'appartiennent pas au public canadien, et nous espérons que les représentants de César en ce pays nous laisseront au moins la liberté de correspondre avec qui nous voudrons sans nous obliger d'en rendre compte. On peut pardonner à la *Minerve* ses petits airs despotiques; mais on n'est pas tenu de saluer toujours quand elle parle.

C'est pour la dernière fois que nous répondons à l'accusation malveillante de la *Minerve* au sujet du *Hausblater*, et nous nous permettons, en terminant, d'attirer l'attention de ses patrons sur les procédés dont elle use envers la presse catholique de ce pays.

Les quatre personnes attaquées par la *Minerve*, et nous pouvons y joindre le *Courrier du Canada* qui défend les mêmes idées, quoique moins librement, représentent en Canada la presse catholique. Ils sont les organes de l'immense majorité du clergé, et comme tels ils ont droit à plus de bienveillance de la part de la *Minerve*. C'est l'influence clérical, qui a